

J'ai vu...



L'HOMMAGE A CEUX QUI ONT SAUVÉ LE MONDE
AUX MORTS DE LA MARNE ET DE VERDUN



Le généralissime SARRAIL.



G^{ral} CORDONNIER, chef des troupes françaises.



Prince ALEXANDRE, qui commande les Serbes.



G^{ral} ———, chef des contingents russes.



G^{ral} PETITTI, commnd les troupes italiennes.



G^{ral} MILNE, commnd les forces anglaises.

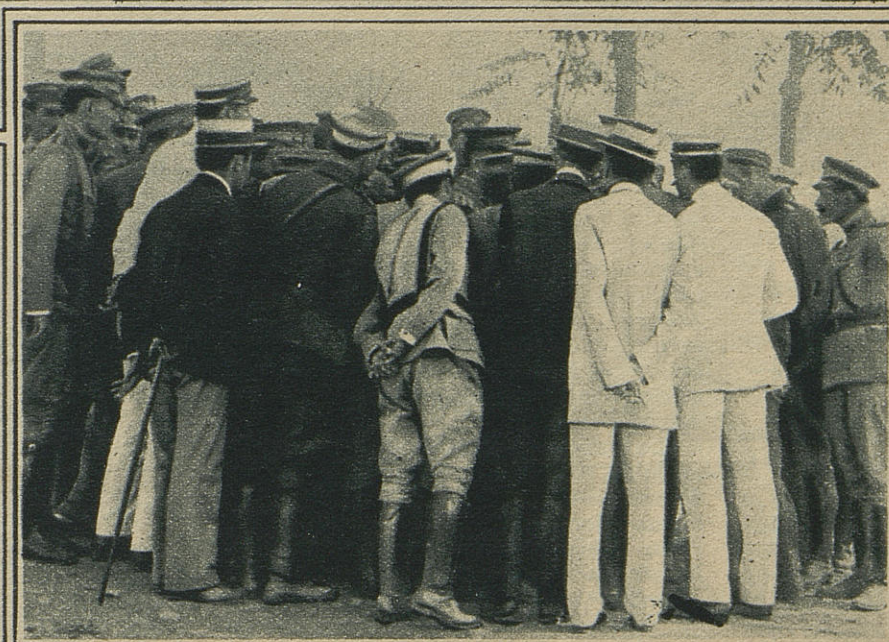


L'ARMÉE DE SALONIQUE A PRIS L'OFFENSIVE

Ce n'était pas, comme on se l'imaginait un peu trop, une petite affaire... Le terrain — qu'on en juge par le document ci-contre, — n'est fait que de vallées encaissées de gorges sauvages faciles à défendre par les Bulgares, qui, sur toutes les crêtes, ont installé les mitrailleuses et les canons dont les Boches les armèrent à profusion. Une offensive de grande envergure ne peut s'y déclancher sans d'énormes risques et de lourdes pertes. Mais, sous les ordres du général Sarrail, les troupes alliées (dont nous donnons en médaillon les commandants en chef), sont parties de l'avant. A l'heure où nous mettons sous presse, les Serbes, sur l'aile gauche, viennent de remporter un éclatant succès. C'est la première étape vers la victoire... — (A droite : la carte du front de Salonique).



Les soldats grecs désarmés vont faire cause commune avec le comité de la Défense Nationale.



En haut: les civils s'arment pour aller combattre les Bulgares. — Au dessous et en médaillon: des officiers discutent après la reddition des "royalistes".

LES VRAIS HELLENES A SALONIQUE FONT CAUSE COMMUNE AVEC LES TROUPES DE L'ENTENTE POUR COMBATTRE LA BULGARIE

Nous avons déjà dit comment la politique anti-nationale du roi Constantin avait fait éclater la révolte non seulement parmi la population, mais encore parmi les soldats mêmes de son armée. Voici, pris à Salonique, le 31 août, quelques documents

sur cette échauffourée qui faillit se terminer par une lutte fratricide. Les soldats demeurés fidèles au roi, se rendirent, sans armes, aux troupes françaises qui firent tout pour empêcher l'effusion du sang et les évacuèrent ensuite sur Athènes.

LES JEUNES GROGNARDS PARLENT (I)

POUR LA PLUS BELLE FRANCE

« ... NOUS NE SAURONS JAMAIS ASSEZ ADMIRER ET AIMER VOTRE PATRIE ».

Telle est la phrase par laquelle se termine la lettre que nous adressa récemment un officier anglais « très fier de l'honneur que nous lui ferions en consentant à l'assimiler aux glorieux jeunes grognards de France... »

L'honneur est pour nous. Quoi de plus précieux, dans la terrible épreuve, que de sentir sa patrie et sa race exaltées, plus spontanément et plus savoureusement que dans des manifestations officielles, par un loyal allié et ami?

« ... On a marqué les coups. Quand on fera le compte général que d'honneur pour la France! Nous ne sommes pas aussi bêtes que les Allemands... »

(... De ceci, nous nous en doutions bien !...)

« Pas aussi bêtes que les Allemands, malgré notre air naïf et parfois un peu balourd. Nous aimons votre gaieté presque autant que la nôtre, laquelle a bien son prix, vous savez !... L'humour et la bonne humeur sont faites pour s'entendre... Et puis, depuis quelques années, on vous avait vus à l'œuvre. Sans que les événements l'eussent encore démontré, nous nous doutions de tout ce qui se cachait de vaillance imperturbable, et de cran, comme vous dites, et de ressort, et d'élan, sous vos apparences de légèreté et malgré votre sale habitude de vous déprécier vous-mêmes... »

Notons que ce n'est pas la première fois que nos jeunes grognards ont exprimé ce reproche-là... Mais c'étaient surtout les Gêrontes qui parlaient ainsi de la France, croyant qu'ils étaient seuls à la représenter dignement...

« ... La guerre finie, je rentrerai dans le comté de Kent, d'où je suis et dont j'aime mieux encore les vieux parcs, les forêts, et les brandes que n'importe quel adorable paysage de chez vous. Mais, si Dieu le veut, nul an ne se passera sans que je ne me rende en France quelque temps pour aller, comme on dit chez vous, en pèlerinage. Entre nos deux nations qui se devront tant l'une à l'autre c'est maintenant à la vie, à la mort. Je suis trop purement Anglais pour n'être pas sûr que tous les vrais et bons Anglais pensent de même. »

Un peu plus loin, après quelques réflexions sur le tunnel sous le Channel, « qui s'impose » :

« ... Je suis depuis deux ans en France et je ne me suis jamais disputé qu'une fois avec un Français ; il disait des choses qui ne sont pas à dire ; il disait que, sans l'opiniâtreté britannique et sans le pacte de Londres, les Français, après tout, auraient été assez courts d'haleine pour consentir à s'en tirer avec une perte de trois ou quatre départements. Alors, j'ai vu tout rouge et je lui ai dit qu'un lâche pouvait se croire autorisé à parler ainsi, mais que c'était criminel de la part d'un militaire héroïque comme il l'était et comme il l'est encore... Alors, nous nous sommes serrés la main, et il m'a remercié, ce dont j'ai été bien confus car je sais que je ne le vaud pas... »

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 79.

Que pensez-vous, lecteurs, de cette lettre fruste et franche? A-t-on jamais mieux fait comprendre que la France et les Français valent cent fois plus qu'ils ne se plaisaient à le faire croire, par une sorte d'aberration qui ne pouvait tromper que les « têtes de bois » d'Outre-Rhin?

◆ ◆ ◆

QUELQUES IDÉES PRISES AU HASARD

Du sergent Camille B..., actuellement sur le front de la Somme, retenons cette phrase, extraite d'une lettre assez longue sur ses impressions de permissionnaire.

« ... Je ne sais pas si c'est partout pareil. Peut-être ma province est-elle à part. Depuis le début de la guerre, je n'y entends que grognements et récriminations... Ce qui m'a toujours le plus irrité, c'est l'éternel : « On nous ment... on nous trahit... on nous trompe... » Ce sont les vieux vaincus de 70 qui ont laissé cet héritage à leurs descendants... »

Attrape au passage, Gêronte !

« ... Moi, je ne me suis jamais occupé de politique. Mais, du moment que c'est le peuple qui nomme ses représentants, s'il est vrai qu'il y a des fautes, à qui doivent s'en prendre les mécontents, sinon à eux-mêmes? »

« On devrait supprimer désormais le droit de voter pour ceux qui vont marmottant à tous les coins de rues de pareilles âneries... »

« La France, la vraie, la seule France, je l'ai vue et j'ai l'honneur d'en avoir été, à Verdun et dans la Somme. Et je vous assure qu'elle est un peu là !... »

Dans le même ordre d'idées, quelques phrases prises çà et là :

« ... Nous nous auto-suggestionnons trop facilement sur nos défauts comme sur nos mérites, nous dit M. Pierre C..., universitaire mobilisé ; dire que le Français est ceci ou cela est une naïveté ; les renards ne sont gascons ou normands que dans les fables de La Fontaine ; à propos de deux ou trois Français noceurs ou excentriques, j'ai entendu jadis appliquer, par des étrangers, des éloges amusés à la race entière qui ne méritait pas cet excès d'honneur, ou, pour mieux dire, cette indignité. »

« Le Français se méfie de lui parce qu'il se méfie un peu trop de ses semblables. Nous devrions nous aimer ; et nous comprendrions mieux alors combien nous méritons de l'être. Hélas ! Il y aura toujours notre blague, notre sale blague, notre esprit de « fronde » et de dénigrement qui nous jouera de vilains tours. Pussions-nous ne pas rester le pays où l'on se ferait pendre, le sourire aux lèvres, pour une « sale blague bien réussie » ou un mot cruel et spirituel lancé au moment voulu... »

Et M. Pierre C... ajoute — conclusion qui est commune à beaucoup de jeunes Grognards :

« Il faudrait que les Français finissent par comprendre que la manie politique n'est pas un mal seulement parce qu'elle paralyse

des activités, qu'elle suscite des haines imbéciles, mais qu'elle devient un désastre parce qu'elle nous prive, à l'étranger, de la haute situation morale à laquelle nous avons droit... »

D'un anonyme cette carte postale :

« Vive la France !... Et, après-demain, en avant pour qu'on ait raison de crier plus fort encore : « Vive la France !... » et, après la paix, encore plus fort : En Avant ! pour qu'on soit plus forts et meilleurs encore. »

Nous rétablissons l'orthographe, mais, dans sa naïveté, ce cri d'amour pour la patrie, d'espérance et de foi en elle, n'en semble pas moins émouvant.

◆ ◆ ◆

LES CONCLUSIONS DE NOTRE ENQUÊTE

Après la guerre comme pendant la guerre, en avant pour la plus belle, la plus grande et la meilleure France : tel est en résumé l'avis généreux de nos Jeunes Grognards. Une enquête, sincère comme celle-ci le fut, est forcément fragmentaire. Mieux qu'une publication, un livre peut synthétiser les éléments épars, indiquer une direction générale. Merci encore à tous nos correspondants.

Nous leur répétons qu'aucun de leurs avis ne sera négligé.

Pour j'ai vu, ici s'arrête l'enquête sur les Jeunes Grognards ; dans un prochain numéro nous déposerons nos conclusions provisoires, ce qui nous permettra d'indiquer nettement les sujets qui seront traités dans notre livre, lequel reproduira intégralement, et en toute liberté et en toute franchise, les opinions, les idées, les sentiments et les prévisions pour l'après-guerre de nos glorieux soldats.

ARISTARQUE.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 7 au 14 septembre.

JEUDI 7 SEPTEMBRE. — Les Russes bombardent Halicz.

— Les Roumains progressent vers Klausenburg et Temesvar, les Italiens vers Tolmino.

VENDREDI 8. — Les Français s'installent dans Verdun.

SAMEDI 9. — Les Anglais occupent Ginchy.

— La flotte russe bombarde Cavalla.

DIMANCHE 10. — A Meaux, l'anniversaire de la victoire de la Marne.

— Nos avions bombardent la poudrière de Rothwell.

— La Skouptchina se réunit à Corfou.

— Manifestations injurieuses contre la légation de France à Athènes.

LUNDI 11. — En Macédoine, les Anglais franchissent la Strouma.

— M. Zaïmis, chef du gouvernement grec, démissionne.

MARDI 12. — Rentrée de la Chambre française.

— Sur le front de la Somme, les Français enlèvent 1 500 mètres de tranchées et font 1 300 prisonniers.

MERCREDI 13. — M. Poincaré remet la croix de la Légion d'honneur et les croix des gouvernements alliés à la ville de Verdun.

— Les Français prennent Bouchavesnes, 10 canons, 2 300 prisonniers.

JEUDI 14. — Les Français enlèvent la ferme Le Priez, dans la Somme.

— En Macédoine, les Serbes enlèvent deux villages à la baïonnette.

EnRoute! La plus belle Revue de Tourisme et de Voyages est en vente partout, le jeudi (0 fr. 30)



LA MODE " UNTER DEN LINDEN "

Depuis que le Syndicat de la couture berlinoise a décidé — en représailles, sans doute! — de se passer du goût français, les humoristes allemands (s'il en peut être) doivent connaître des jours de douce gaité. Donc, las de copier les silhouettes parisiennes, les couturiers boches ont voulu créer une mode qui fût résolument allemande. Ils n'y ont que trop bien réussi! Qu'on en juge: voici, à l'exposition des plus récents modèles, un couple d'authentiques Berlinoises qui ont mis une évidente satisfaction à poser de face, de profil... et de derrière. La redingote et le pantalon du monsieur sont tout un poème; quant à la dame, c'est un monument de dentelles, de plumes et de soie, qui enjolive des charmes comme... ils n'en ont pas en Angleterre. (En médaillon): la grâce tanagraëenne d'une Parisienne.

LE RETOUR AU FOYER

M^{me} Marguerite Massin est rentrée ce matin de la mer avec ses deux petites filles et ses domestiques. Les malles encombrant encore le vestibule. M^{me} Massin se lamente : quelle fatigue de réorganiser sa maison ! Tant de tracas lui feront perdre le bénéfice de son séjour au grand air. On a dressé un couvert de fortune pour « Monsieur et Madame » et la gouvernante a conduit les petites filles chez leur grand'mère. A midi et demi, M. Massin arrive de son usine. C'est un homme de cinquante ans, cheveux et barbe gris, intelligent, sympathique

MASSIN, lui baisant la main. — Vous m'excuserez, chère amie, de n'être pas resté plus longtemps avec vous à l'arrivée du train, mais j'avais un rendez-vous important. Je suis débordé de travail.

MARGUERITE. — Je m'en doute ! vous n'avez pas très bonne mine. Vous auriez besoin de repos.

MASSIN. — Hélas ! il n'en est pas question ! Des canons, des munitions !

MARGUERITE. — Comment va la guerre ?

MASSIN, souriant. — Pas mal, je vous remercie. Ça va même très bien.

MARGUERITE. — Tant mieux ! Un officier dans le wagon affirmait que ce serait fini à la fin de l'année.

MASSIN. — S'il en est sûr, il a raison de le dire, mais il ne faut pas se faire d'illusions : Ça va très bien, mais ce n'est pas fini.

MARGUERITE. — Nous tiendrons !

MASSIN, souriant. — Mais oui ! Vous êtes éblouissante, les vacances vous ont fait beaucoup de bien.

MARGUERITE. — Ce n'est pourtant pas parce que je me sois amusée, j'avais hâte de rentrer.

MASSIN. — Votre retour me fait plaisir ; cette vie de restaurant...

MARGUERITE. — Evidemment c'est un peu pour vous, beaucoup même, que j'ai avancé mon retour, bien que je sache que vous n'êtes pas égoïste. Mais je vous avoue aussi que je n'avais rien à me mettre.

MASSIN, souriant. — C'est épouvantable !

MARGUERITE. — Vous savez bien que je ne suis élégante que pour vous. Que va-t-on porter cet hiver ?

MASSIN. — Ce qu'on va porter ?

MARGUERITE. — Oui... les nouvelles modes ? vous avez déjà dû voir des modèles.

MASSIN. — Je vous avoue que je n'ai pas remarqué...

MARGUERITE. — Enfin, croyez-vous qu'on va rallonger les jupes. C'est une chose qui a dû vous frapper ; vous avez assez protesté quand on les a raccourcies.

MASSIN. — J'ai trouvé que c'était un manque de tact parfait de lancer des robes excentriques en pleine guerre, mon œil s'y est fait peu à peu. Je suis incapable de vous dire à l'heure qu'il est si les femmes montrent encore leurs mollets.

MARGUERITE. — Vous êtes un saint ! Mais je vais aller chez mon couturier tantôt pour être fixée. Êtes-vous libre, ce soir ?

MASSIN. — Ce soir ? Pourquoi faire ?

MARGUERITE. — Nous pouvions dîner au restaurant et faire un tour au théâtre.

MASSIN. — Vous n'êtes pas trop fatiguée... après une nuit dans le train ?

MARGUERITE. — En sleeping ! J'ai dormi comme dans mon lit. Où irons-nous ?

MASSIN. — Où vous voudrez.

MARGUERITE. — Vous devez savoir ce qu'il faut avoir vu. Moi, j'arrive.

MASSIN. — Et moi je n'ai pas mis les

pieds au théâtre depuis votre départ.

MARGUERITE. — Mais que pouviez-vous bien faire le soir ?

MASSIN. — Je me couchais parce que j'étais très fatigué et que je me lève tous les jours à six heures.

MARGUERITE. — Comme vous êtes devenu casanier !

MASSIN. — Non, mais c'est la guerre, je la vis d'une façon intense et je ne suis pas en train d'aller m'amuser !

MARGUERITE. — Vous n'êtes guère aimable. Vous avez l'air de me reprocher...

MASSIN. — Mais non, je ne vous reproche rien, Marguerite, mais vous êtes comme la plupart des jeunes femmes...

MARGUERITE. — Oh ! charmant...

MASSIN. — Je ne vous blâme pas : c'est très bien que ce soit ainsi. Si après le premier jour les femmes s'étaient rendu compte de tout ce que cette guerre comporte de deuils, d'horreur et de sang, elles n'auraient pu en supporter la pensée.

MARGUERITE. — Je me rends très bien compte ! J'ai eu assez de chagrin en apprenant la mort de votre cousin.

MASSIN. — Je ne dis pas que vous êtes insensible, loin de là ! Mais vous pouvez vous distraire vite d'une pensée qui obséderait un homme. Voulez-vous un exemple ?

MARGUERITE. — Personnel, naturellement.

MASSIN. — Heureusement non ! Il y a beaucoup plus de veuves qui se remarient que de veufs.

MARGUERITE. — Les hommes sont trop heureux de recouvrer leur liberté ! Si vous espérez me convaincre ! D'ailleurs, je ne suis pas veuve et vous n'êtes pas veuf, Dieu merci ! J'arrive de la campagne où deux grands mois j'ai vécu dans l'isolement.

MASSIN. — Vos filles étaient avec vous.

MARGUERITE. — Elles sont encore trop jeunes pour me tenir compagnie. Jamais les soirées ne m'ont semblé si longues, sans relations à fréquenter, sans casinos. Je reviens, je vous dis gentiment le besoin que j'ai de reprendre un peu contact avec la vie de Paris. Vous me faites de la morale !

MASSIN. — Ne soyez pas de mauvaise humeur ; je ne refuse pas de sortir.

MARGUERITE. — Sans doute, mais vous avez l'air de me faire une concession.

MASSIN. — Mais non ! et d'autant moins que j'ai un service à vous demander.

MARGUERITE. — A moi ?

MASSIN. — Oui... Voilà : j'ai mis la propriété de gauche à la disposition d'une œuvre...

MARGUERITE. — Vous avez bien fait, nous y allons si rarement.

MASSIN. — Je l'ai mise à la disposition... c'est une façon de parler... je l'ai offerte... donnée à une œuvre qui s'occupe des petits enfants orphelins... Il y a actuellement cent cinquante enfants, nous pourrions en avoir deux cents.

MARGUERITE. — C'est une excellente idée.

MASSIN. — Je savais bien que vous m'approuveriez et c'est pourquoi le petit château de Chesnaye s'appelle maintenant la fondation Marguerite Massin.

MARGUERITE. — Pourquoi mon nom et non pas le vôtre ?

MASSIN. — Parce que... parce que vous me ferez une grande joie en vous occupant un peu des petits enfants. Oh ! rassurez-vous, il ne s'agit pas de les moucher ou de les débarbouiller ; il s'agit d'aller quelque-

fois... assez souvent là-bas, de voir s'ils sont bien soignés, de vous informer de ce qui leur manque... et de me le dire.

MARGUERITE. — Vous le dire ?

MASSIN. — Oui, pour que je fasse le nécessaire.

MARGUERITE. — Ah ! c'est vous qui subvenez à tous les besoins...

MASSIN. — Je gagne tellement d'argent et presque malgré moi, que vraiment je peux faire un petit sacrifice pour élever quelques enfants de ceux qui se font tuer...

MARGUERITE, avec des larmes aux yeux. — Quel être exquis vous êtes !

MASSIN. — Mais non... je suis comme beaucoup de gens... je suis comme vous. Si je n'avais pas connu votre cœur, je n'aurais pas osé... mais je vous connais... je sais quelle bonté vous cachez sous cette allure un peu... un peu blonde !

MARGUERITE. — Il fallait épouser une brune, monsieur !

MASSIN. — Mais je ne vous ai pas encore demandé le service que j'attends de vous.

MARGUERITE. — Mais si ! vous m'avez prié d'aller là-bas souvent, de m'occuper de ma fondation ; je vous le promets.

MASSIN. — Oui... mais voici : j'aurais voulu que vous vinssiez avec moi aujourd'hui. Il faut dire — j'ai peut-être eu tort, — que j'ai annoncé votre retour et que cet après-midi il y a une petite fête, — en votre honneur. On vous inaugure, Marguerite, et, dès aujourd'hui, c'est vous qui êtes la maîtresse de la maison, je vous charge de tout, vous entendez... de tout !

MARGUERITE. — Mais c'est que je suis parfaitement incapable...

MASSIN. — C'est si simple ! Il suffit d'être bonne et de ne pas savoir compter. Deux qualités que vous avez, je crois ?

MARGUERITE, souriant. — Je ne sais pas si je dois être très flattée.

MASSIN. — Mais si. (Il se lève.) On y va !

MARGUERITE. — Vous me laissez le temps de mettre un manteau ?

MASSIN. — Je suis si heureux ! J'avais un peu peur que vous ne compreniez pas bien...

MARGUERITE. — Maintenant vous allez me faire passer pour une sottise !

MASSIN. — Marguerite, voulez-vous que je vous embrasse ? (A mi-voix.) Je t'aime !

MARGUERITE. — Moi aussi, Paul. (Ils s'embrassent.) Nous serions ridicules si on nous surprenait. (Elle sonne la femme de chambre.)

MASSIN, à la femme de chambre. — Vous donnerez un manteau et un chapeau à madame. Vous téléphonerez tantôt au couturier que madame sera chez lui à six heures.

MARGUERITE. — Je veux attendre jusqu'à demain...

MASSIN. — Non ! non ! je vous consacre mon après-midi. J'irai avec vous, voir les modèles... je vous donnerai mon goût... (A la femme de chambre.) Et puis vous téléphonerez au Bouiboui pour retenir une loge.

MARGUERITE. — Pourquoi voulez-vous aller au Bouiboui.

MASSIN. — On m'a dit qu'il fallait avoir vu la Revue... (A la femme de chambre.) Nous ne dînerons pas !

MARGUERITE, riant. — Mais je ne vous reconnais pas... vous êtes déchainé !

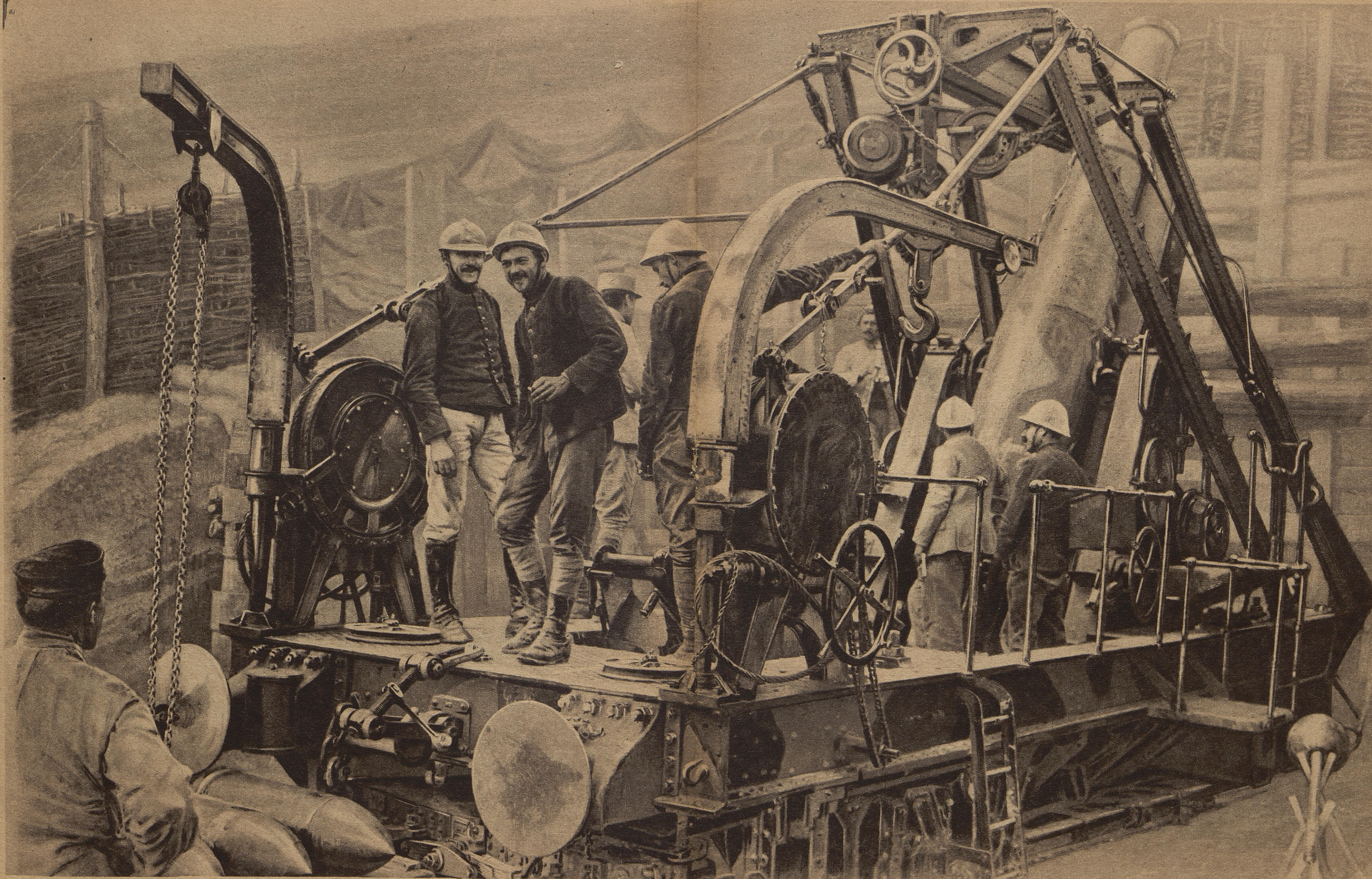
MASSIN. — Non, mais je suis si content ! Nous avons bien le droit de nous distraire un peu, puisque nous ne sommes pas de méchantes gens et que nous essayons de faire notre devoir !



A L'ÉCOLE DES CONDUCTEURS D'AUTOMOBILES MILITAIRES

Avant de se voir confier la conduite d'un gros camion automobile ou d'un puissant tracteur, tout conducteur militaire subit un sévère examen. La direction de ces mastodontes n'est pas comparable, en effet, à celle des légères voitures de tourisme : les candidats chauffeurs, pour s'aguerrir, doivent s'entraîner à escalader des pentes ravinées, tantôt à vide, tantôt lourdement

chargés. Aussi, lorsqu'ils partent au front, les conducteurs ne se soucient plus guère des fondrières, des fossés et des trous d'obus. Ils passent partout, et, grâce à eux, les combattants reçoivent en temps voulu renforts et munitions. Ils prennent donc une part réelle à la bataille, et ce n'est que justice lorsque, comme à Verdun, ils sont cités à l'ordre du jour de l'armée.



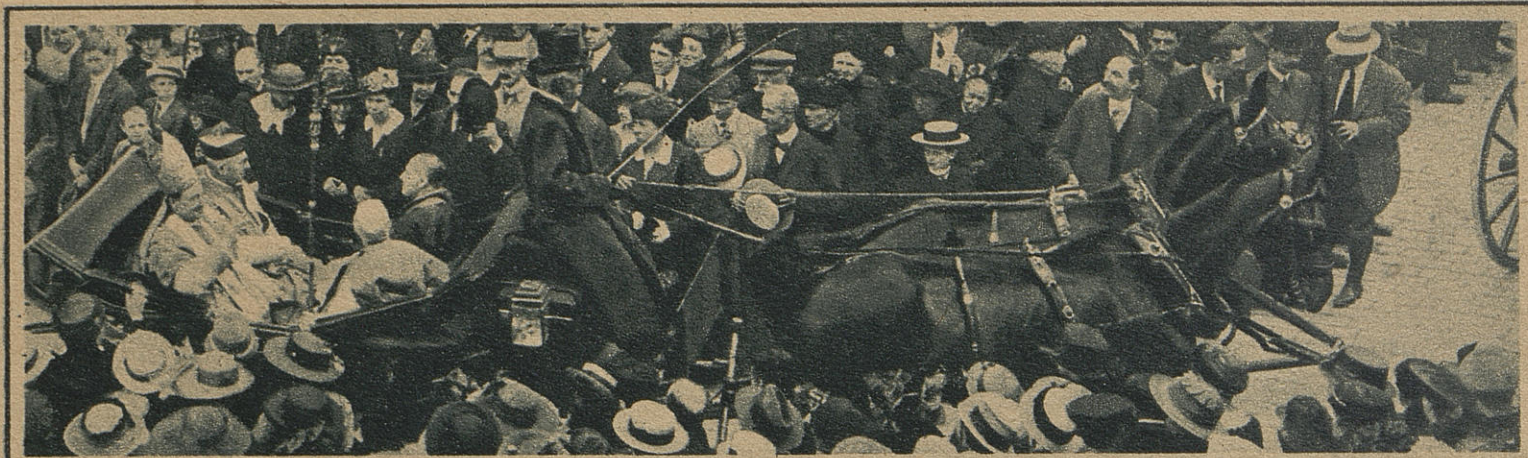
LE CANON, NOTRE DIEU...

Voici le dieu-canon. Il est semblable aux divinités sanguinaires de l'Inde, ou encore aux monstres mythologiques des anciens, qui réclamaient des sacrifices humains. Il a son autel : la plate-forme ;

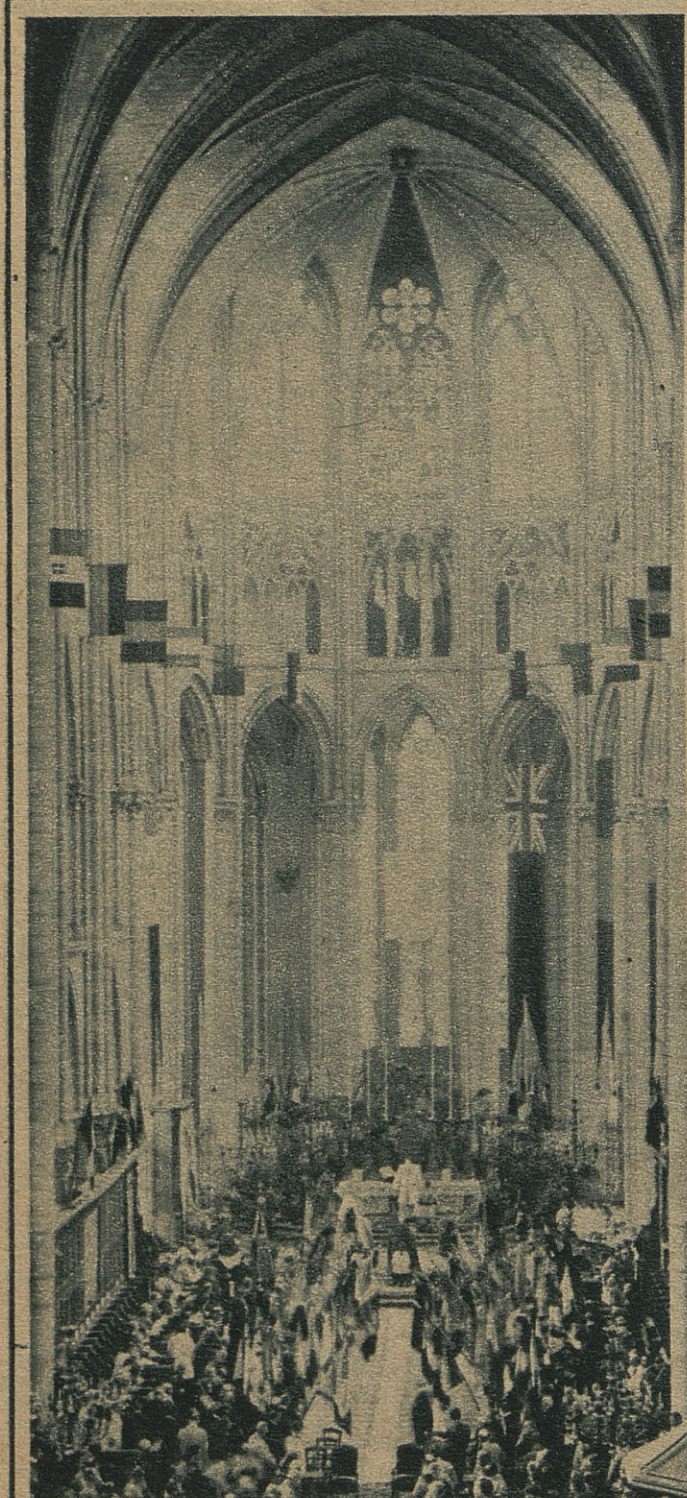
ses officiants : les servants ; ses adorateurs : les fantassins, qui attendent, pour s'élancer, la fin de la cérémonie du bombardement, — une « terrible messe en musique ! » Chacun s'empresse alentour

du canon lourd, pour satisfaire des exigences inépuisables : c'est une véritable ruche qui s'active, du parc d'artillerie à la culasse béante de la pièce. Mais chacun travaille de bon cœur ; car notre

Moloch, à nous, est un bourru bienfaisant. Mais tant que la race maudite souillera notre terre usurpée, le dieu-canon, dieu juste et libérateur, ne s'estimera pas satisfait et grondera effroyablement.



Les prélats se rendant à la cathédrale.



La cérémonie dans la cathédrale de Meaux.
Les drapeaux dans la nef.



Sur la tombe d'un héros de Barcy.



Le discours de M. Maurice Barrès.

LE SECOND ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

Pour la seconde fois depuis les glorieuses journées de la Marne, le souvenir des héros qui sauvèrent la patrie a été commémoré par un pèlerinage aux lieux qui virent leur sublime sacrifice : Barcy, Etrépilly, Chambry, Varreddes, Neufmoutiers, maintenant constellés de tombes tricolores. Et dans la cathé-

drale de Bossuet, aux côtés de Mgr Marbeau, évêque de Meaux, Mgr Luçon, archevêque de Reims, et Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, évoquent le martyrologe des deux grandes cités auxquelles les quatre-vingt-onze drapeaux des sociétés patriotiques groupés dans la nef rendent un solennel hommage.



LES ŒUVRES DE MORT DANS LA CLAIÈRE ENSOLEILLÉE...

On a dit bien souvent l'impassibilité de la nature devant les peines et les joies humaines : Vigny et les poètes du pessimisme en ont fait des vers désespérés, tandis que les modernes écrivains de la guerre y voient plutôt une sage réaction des choses éternelles contre l'agitation homicide des hommes, et la promesse de la survivance du calme et de la paix. Il est

certain qu'ici, la belle forêt de Septembre et les œuvres de mort qu'on y amena, quoique en contraste violent, font très bon ménage. Ce qu'on aperçoit par cette échappée lumineuse, qui semble volée à un cadre de Corot : ce canon de montagne, ce camion qui fume, ces guerriers ne déparent pas le charme ambiant; tout cet appareil en fait mieux goûter la douceur.

NOTES DE COMBAT : LA CHASSE AU BOCHE

En première ligne, 2 heures du matin. — Je viens rendre compte au commandant de compagnie des travaux exécutés pendant la nuit. Nous causons assis en tailleurs sous une imitation de guitoune rongée.

— Mon capitaine, une note de la brigade !

Il lit. J'attends anxieusement... Les ordres qui arrivent ainsi à l'improviste ont des saveurs d'imprévu et de nouveau ! Le capitaine a fini de lire.

« Rien de grave, dit-il ; il nous faut faire coûte que coûte, par ordre du brigadier, quelques prisonniers avant la relève... Voyons... nous sommes le 7... donc nous avons encore trois jours et trois nuits ! Plus qu'il ne nous en faut... »

C'est moi, avec ma section, qui suis chargé de tendre une embuscade et de rapporter les prisonniers. L'état-major a besoin de renseignements ! Il en aura ! Nous allons de main de maître organiser cette partie de chasse. Je consulte mon contrôle et je choisis les huit lascars qu'il me faut pour cette séance sportive : huit types débrouillards, pleins de mordant et toujours prêts pour ces randonnées nocturnes et périlleuses. Allons, ça ira ! Je connais mes oiseaux. Classes 14 et 15 ! C'est jeune, plein de sang et le cœur bien accroché. Mon contrôle indique non seulement le nom, le prénom, la classe, le pays natal, la profession, mais si l'homme a pratiqué le sport, et lequel, et les performances qu'il a pu y réaliser.

Mes huit poilus sont des sportifs ! deux coureurs à pied, marchands de journaux dans le pékin : des dératés ; trois footballeurs très en souffle ; deux boxeurs au masque énergique et rageur et, enfin, un nageur tout à son affaire pour patauger dans cette boue des Flandres.

Avec une équipe aussi homogène en débrouillardise je puis être certain du résultat.

3 heures du matin. — Le jour pointe là-bas, vers l'Est... Aussi loin que la vue peut porter l'on n'aperçoit que du sable, des dunes et encore du sable...

Les Boches sont là, en face, à soixante mètres, occupant une ligne de retranchements à sacs verts qui escalade et dégringole toutes les crêtes de ces dunes si monotones, si tristes... Calme plat. Seul l'écho répercute de temps à autre aux alentours le roulement affaibli d'une canonnade semblable au grondement sinistre de l'orage qui s'éloigne.

Je rassemble mon groupe. Tous jeunes : des bleuets ! Ils écoutent. Leurs yeux sont clairs et leurs visages subitement s'illuminent. Ils ont compris et, joyeux, c'est à qui placera son mot : « Ça colle ! » « On les aura ! et des vivants ! »

Rendez-vous est pris, pour le soir, à la tombée de la nuit. En face de nous, à trente mètres environ en avant de leur tranchée, les Prussiens placent chaque nuit un petit poste fixe : c'est celui-là qu'il nous faut ! A moins qu'une de leurs patrouilles ne sorte... Ce serait préférable et plus « sport ». Je vais réfléchir, inspecter le terrain et organiser ce petit coup de main pour le mieux.

— Allez dormir, les enfants, et tâchez d'en « écraser » le plus possible pour être frais et dispos. Aucun travail aujourd'hui : vous êtes libres ! Ce soir, double ration de « gnaule ».

❖ ❖ ❖

Le soir, 20 heures. — La canonnade qui fut violente toute cette journée cesse progressivement. Le vide se fait dans l'atmosphère

et la contrée tombe dans un silence impressionnant tandis que le soleil disparaît, cependant que peu à peu la topographie de la région s'estompe comme au milieu d'un léger brouillard : c'est presque la nuit. Rien ne se distingue plus. Un voile de plus en plus épais s'étend sur les positions. Le temps se couvre. Il bruine. Au loin, très loin, tout au fond, de grosses lueurs illuminent la voûte céleste : ce sont les Anglais qui flegmatiquement canonnent sans relâche les positions allemandes du côté de X...

Je fais prévenir mon équipe. Les cuistots viennent d'arriver et mes huit zouaves ont encore la bouche pleine de « fayots ». Ils sont harnachés en vue de l'expédition. Pas de fusil : un browning, des grenades et un couteau de tranchée... pas de casque : ça brille trop, mais simplement la chéchia fichue sur une oreille.

— Alors les enfants, ça ira ?

— Oui mon lieutenant. Plein les jambes. En forme !

Voici le thème de notre chasse : j'ai placé au-delà de nos fils de fer un petit poste qui, relié par une sonnerie — la sonnette en l'espèce se trouve être une boîte à « singe » vide qui est reliée de la tranchée au petit poste par une ficelle ! S'il y a du nouveau, le petit poste tire la ficelle, la boîte s'agite et l'alarme est donnée ! Système breveté qui nous préviendra de l'apparition d'une patrouille ennemie. A ce moment, le poste ne bougera pas et mon équipe, se divisant en deux groupes, part de l'avant à droite et à gauche de ce petit poste. Arrivé là, on ouvre les mirettes et à mon coup de sifflet l'on progresse par la reptation jusqu'à l'encercllement de la patrouille. Deuxième pose : l'on attend et, à mon nouveau coup de sifflet, tout le monde se lève, bondit et... sus aux Boches. Régulièrement, si cela est bien exécuté, la réussite est certaine. Dernière recommandation : nous avons besoin de renseignements, donc du gibier vivant ! Compris les gars ?

— Oui, mon lieutenant. Vous en faites pas, on va les « avoir » !

Je place mes deux équipes de quatre et nous attendons paisiblement la cigarette aux lèvres que la boîte à « singe » s'affole. Pas un bruit du côté des Boches. Le temps passe. *21 heures.* — L'eau tombe maintenant de plus en plus fort. Toujours rien. *22 heures.* — Encore rien. Brusquement, brutalement une rafale de 75 part, siffle au-dessus de nos têtes et s'en va s'écraser avec un bruit sec dans la tranchée ennemie plus à droite. Les Boches encaissent sans sourciller. Toujours rien. Le 75 a terminé sa crise, le calme renaît. La pluie, l'odieuse pluie, continue de tomber méthodiquement en gouttelettes serrées... *Minuit.* — Nous sommes transis. Mes « jeunots » maintenant font les cent pas derrière le parapet. Sauf un pourtant qui, affalé de tout son long sur la banquettes de tir, ronfle éperdument.

— Poteau !

— Hein ! Quoi donc ?

D'un seul bond il est debout et se frotte les yeux.

— Alors tu roupilles ?

— Moi, non ! J'étais en train de rêver qu'en écrasais dans un plumard.

— Veinard !

Soudain une sentinelle se précipite : — Mon lieutenant, la boîte gigote !

— Bien. Parfait. En avant et doucement. Chut ! Le moins de bruit possible et à plat. Nous franchissons le parapet. Je pars

droit sur mon petit poste cependant que mes deux fractions filent l'une à droite, l'autre à gauche. Je cherche le chemin dans nos fils de fer. Il fait noir. Je me déchire. Voilà... je passe. Le terrain est détrempé et cette boue infâme colle aux pieds désespérément. L'on dirait que cette terre a été pilonnée, retournée, bouleversée à plaisir... Enfin, j'arrive. Mon petit poste est là.

— Mon lieutenant ! là, en face... à quinze mètres... ils sont six...

Je regarde. Je ne vois rien.

— Vous êtes certain ?

— Oui ! oui, mon lieutenant, ils sont arrivés jusqu'ici presque debout, puis ils se sont aplatis... Tenez... ça remue...

En effet... ils sont là. Une ombre s'est levée... là, à douze mètres à peine... Chut ! Ne bougez pas. Mes lascars ont dû l'apercevoir et doivent être déjà orientés pour pouvoir les tourner. Allons, voilà le moment où ça va barder. Encore une minute... puis je siffle. Les Boches sentent quelque chose d'anormal, se lèvent, regardent, puis... Pan ! Pim ! Bing ! Piaou !... Des grenades boches tombent à quelques pas de nous. Les éclats sifflent à nos côtés et bourdonnent comme de grosses mouches. Puis des fusées partent d'en face et nous illuminent.

— Ne bougez pas et défense de tirer ! Attendez !

Nous attendons. Les Boches font silence. Combien est pénible cette immobilité anxieuse... Puis, jugeant que mes « zouzou » doivent être en place, je siffle résolument un deuxième coup.

Nous nous levons tous ensemble ! Les Boches sont encerclés et étonnés, abasourdis, lèvent les mains en criant : « Kamarade ». Nous les tenons tous ! La manœuvre a parfaitement réussi. Mes huit loustics, à mon deuxième coup de sifflet, se trouvaient à six mètres derrière les Boches, ayant rampé pendant plus de deux cents mètres en pleine boue : ils sont faits comme des goretts. Qu'importe, la prise est bonne ! Nous rentrons cependant que de la tranchée ennemie partent sans répit de nombreuses fusées éclairantes. Et, à notre grande joie, nous admirons les pauvres soldats du kaiser qui, pour ne pas se faire voir des leurs, exécutent des plats ventre dans les trous d'obus remplis d'eau...

Encore une patrouille boche qui ne rentrera pas ce soir chez nos voisins d'en face. Mes zouaves sont heureux et jubilent comme des gosses.

— Ah ! ce que les copains vont être épatés ! Et le « piston » ! Et le « colon » !

Puis, derrière moi, une voix gouailleuse :

— Eh ! dites donc les Boches, paraît qu'on vous a bluffé...

— Eh bien, les enfants, si on se grouillait un peu... ce serait peut-être plus prudent !

Les prisonniers sont totalement de mon avis — nous rentrons tous heureux et fiers comme si nous venions de remporter une énorme victoire...

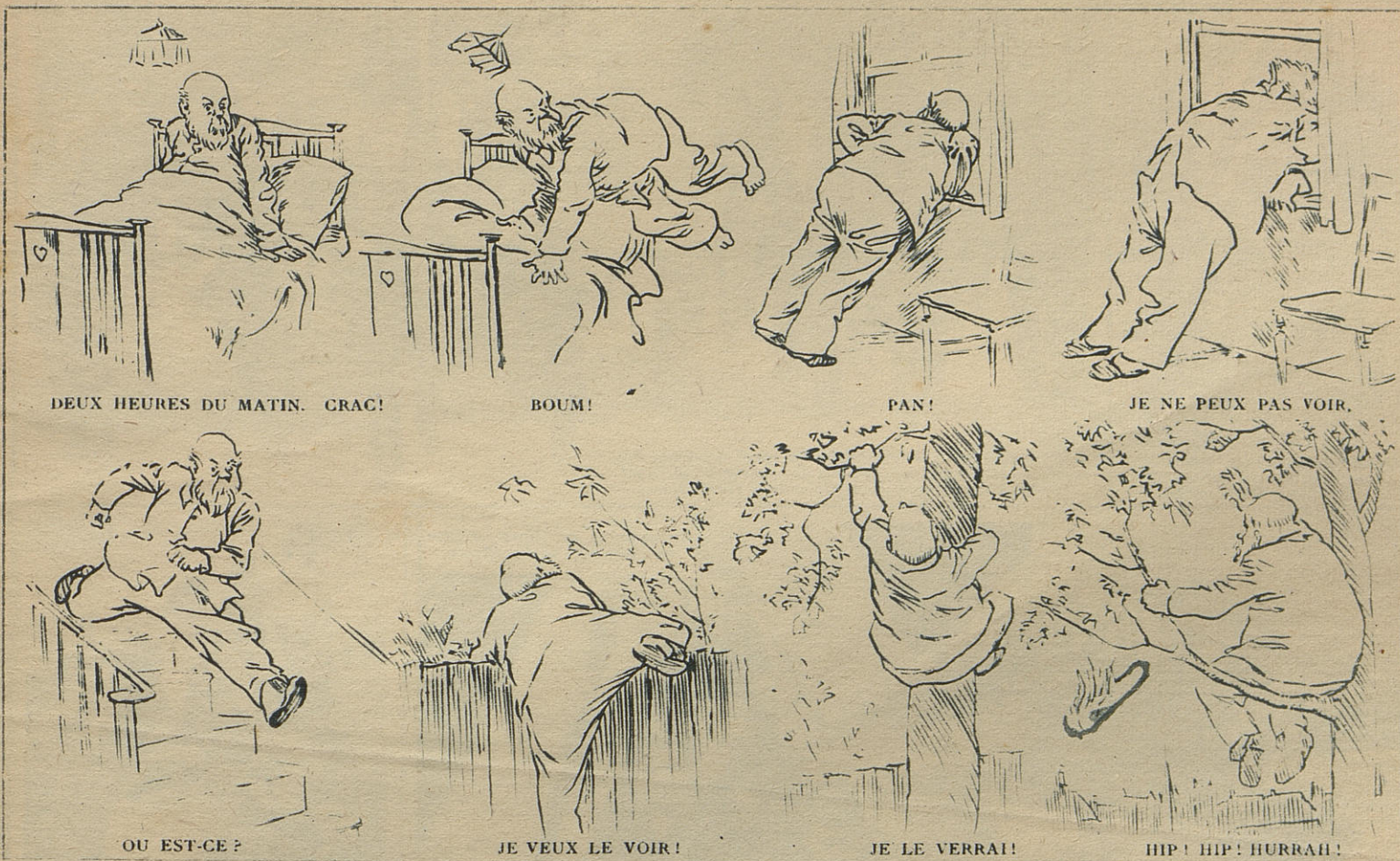
C'est tout juste si, après ce coup-là, la guerre ne va pas finir...

Au front, Mai 1915.

Sous-lieutenant HENRY DECOIN.

EnRoute! La plus belle
Revue de Tourisme
et de Voyages
est en vente partout, le jeudi (0 fr. 30)

J'ai vu...



LES ZEPPELINS N'INSPIRENT PLUS AUX ANGLAIS... QUE DES DESSINS HUMORISTIQUES

Les Allemands s'étaient flattés, grâce à leurs zeppelins, de réduire les Anglais (que Dieu punisse!) par la terreur. Mais leurs grosses machines n'engendrent plus chez nos amis qu'une douce gaieté.

Témoins les dessins ci-contre que notre confrère "Le Punch" intitule plaisamment "L'effet régénérateur des zeppelins sur un arthritique". Le vieux comte sans doute n'avait pas prévu celle-là!



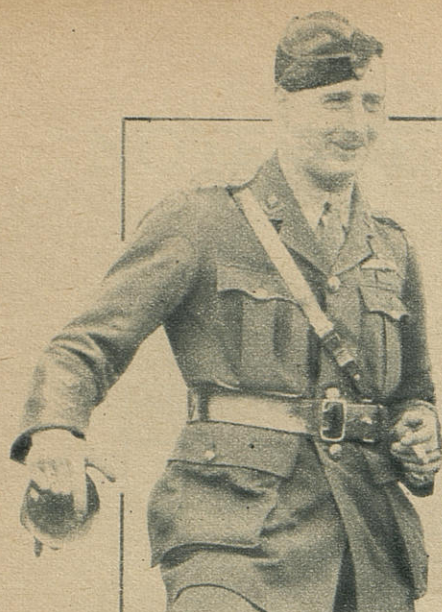
CHEZ LE GRAND COUTURIER, LE DÉFILÉ DES PETITS MANNEQUINS RECOMMENCE...

... Et ceci n'est pas si frivole qu'on pourrait le croire, car il travaille aussi pour le pays, le couturier, qui, malgré les aléas de toutes sortes, n'hésite pas à lancer les plus somptueux modèles de l'élégance parisienne. C'est que les Américaines, dont les maris ont

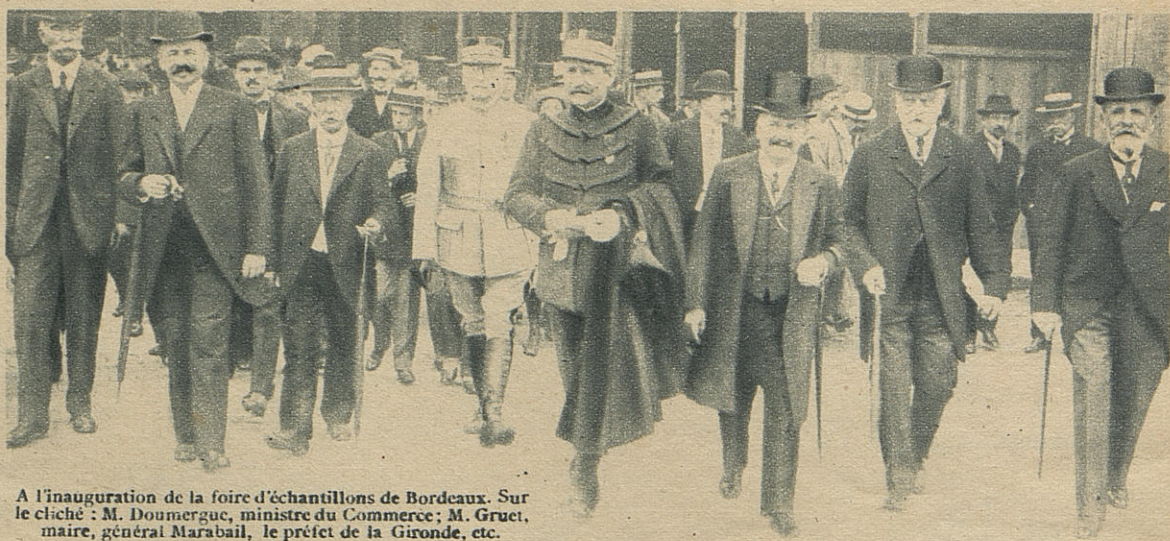
drainé chez eux des flots d'or en paiement de tout ce qu'ils nous fournissent pour la défense nationale, lui en rapportent une partie pour satisfaire leur goût pour ce chic suprême que les femmes des cinq continents prétendent ne pouvoir trouver autre part que chez nous.

J'ai vu

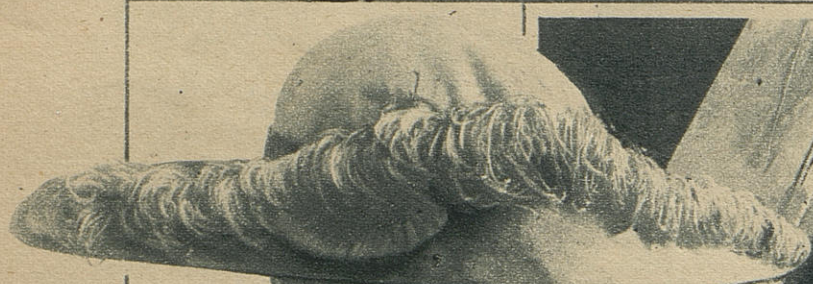
EN MARGE DE LA GUERRE



Le Lt Robinson qui abattit un des zeppelins qui survolèrent Londres le 3 septembre.



A l'inauguration de la foire d'échantillons de Bordeaux. Sur le cliché : M. Doumergue, ministre du Commerce; M. Gruet, maire, général Marabail, le préfet de la Gironde, etc.



Les petits chapeaux ont vécu : on va porter de grands chapeaux garnis de plumes.



Un camping de jeunes écoliers moissonneurs en Angleterre.



L'ambassadeur d'Amérique à Londres (+) vient d'offrir des centaines de voitures d'ambulance à l'armée anglaise.



Une urne contemporaine d'Alexandre-le-Grand, déterrée à Salonique.



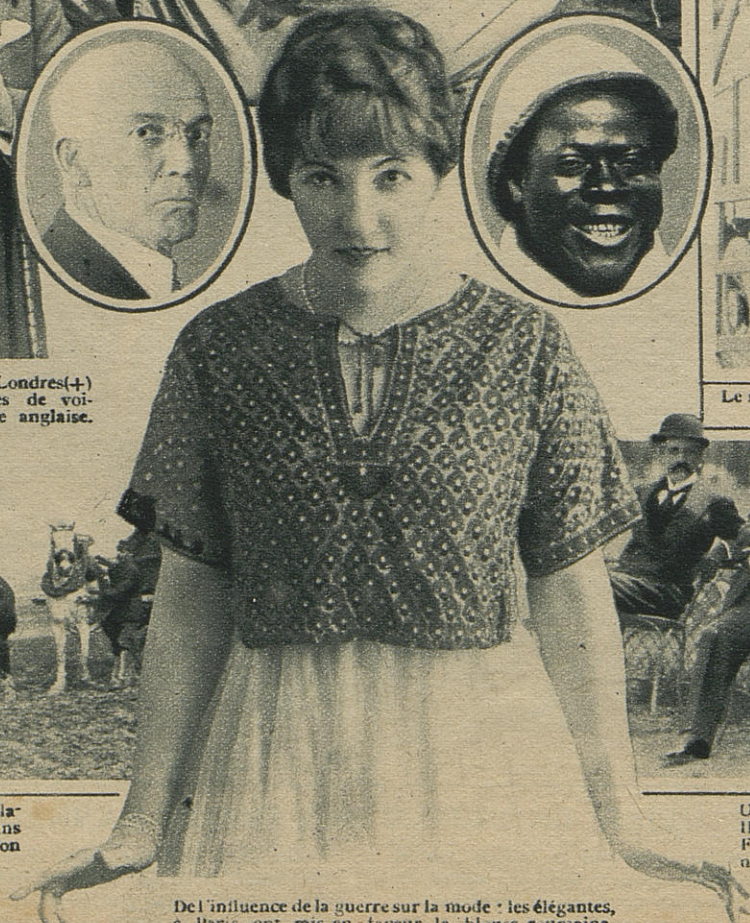
Le retour glorieux des tranchées avec les trophées conquis sur l'ennemi.



Les soldats dans la zone des armées aident les laboureurs à rentrer la moisson. (Au-dessus, dans le médaillon ovale) : le président de la délégation financière américaine à Paris.



Une brochette d'artistes : de gauche à droite : Hellen, Boldini, Sem, et sous l'uniforme, le maître François Flameng. (Au-dessus, en médaillon), un noir satisfait d'avoir mérité la croix de guerre.



De l'influence de la guerre sur la mode : les élégantes, à Paris, ont mis en faveur la blouse roumaine.

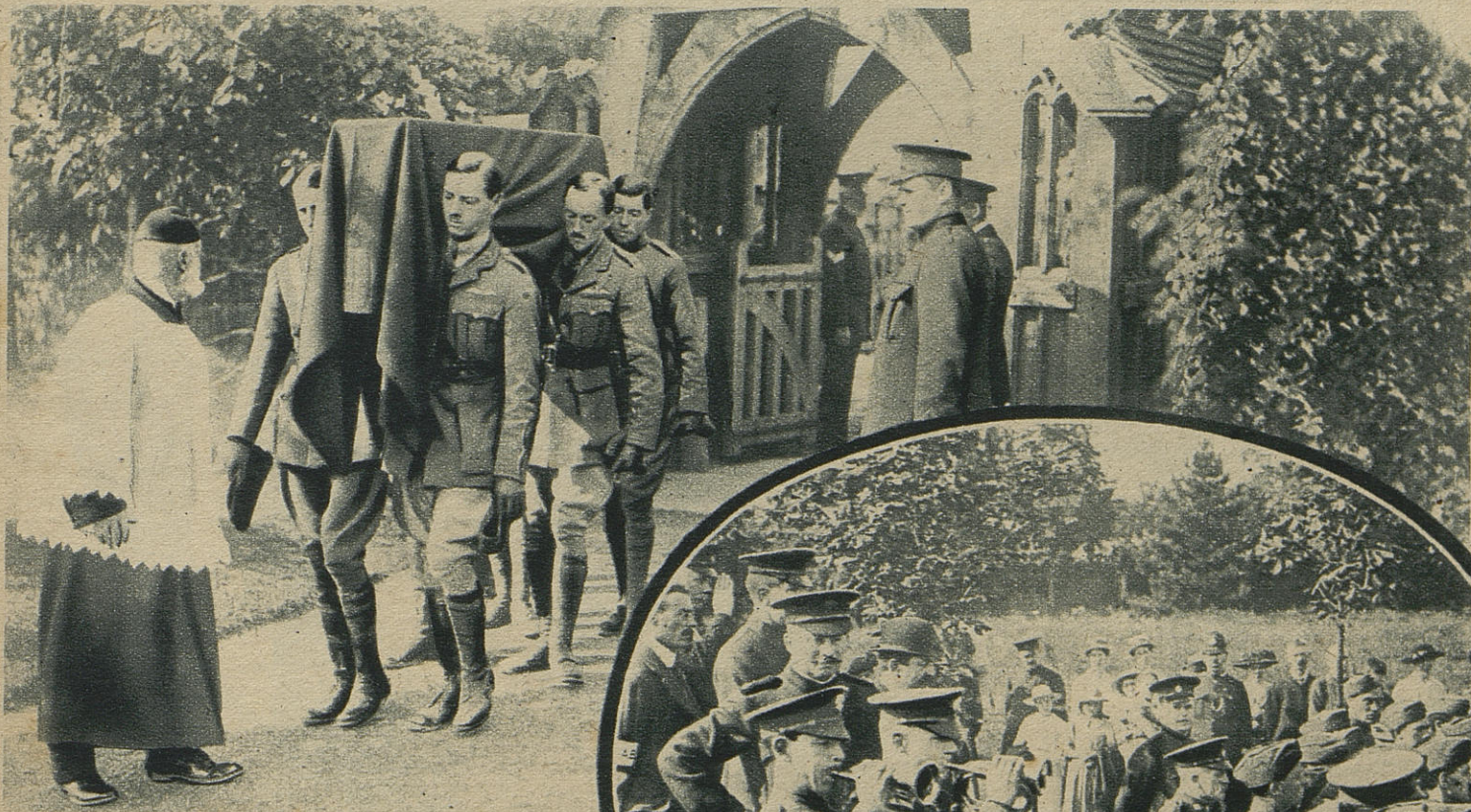


L'ESCADRE DES ALLIES MOUILLE DEVANT SALAMINE

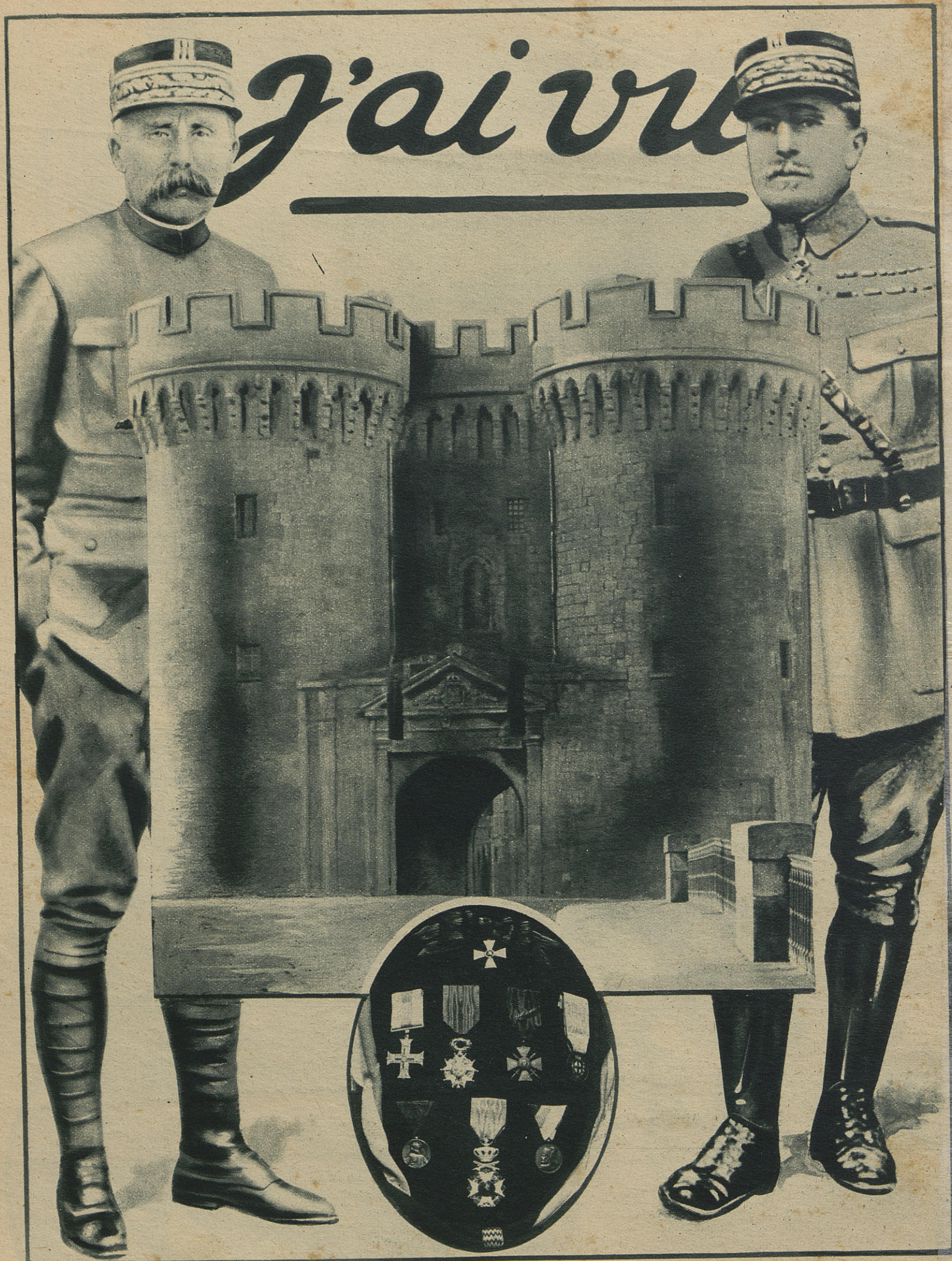
Tandis que la ligue de Défense Nationale s'organisait à Salonique, donnant le signal du réveil de la Grèce, une escadre anglo-italo-française mouillait à Salamine, à l'ouest du Pirée, port d'Athènes. Les marins alliés venaient appuyer les légitimes revendications de l'En-

tente, décidée à mettre un terme aux intrigues des agents de l'Allemagne. Satisfaction a été immédiatement donnée à l'ultimatum, et le baron Schenck, qui depuis deux ans, répandait l'or du Kaiser à Athènes, fut embarqué sans tarder à bord d'un navire qui le transporta à Cavalla.

LES ANGLAIS RESTENT TOUJOURS DES GENTLEMEN



Bien qu'ils se soient conduits comme on le sait, les Anglais ont rendu les honneurs militaires aux hommes de l'équipage du zeppelin qui survola Londres le 3 septembre et fut abattu par le lieutenant Robinson, dont nous donnons d'autre part la photographie. Le geste de nos alliés a soulevé bien des controverses. Il semble pourtant, surtout pour nous Français, nous les gens du "noblesse oblige" que ce geste était naturel. Et, certainement nous l'aurions eû.



VERDUN INVIOLE ET SES SENTINELLES

Les généraux Pétain (à gauche), et Nivelle.

Le Président de la République vient de remettre au cours d'une émouvante cérémonie à M. Beylier, adjoint de la ville de Verdun, les insignes décernés à l'héroïque cité. Ce sont, pour la France, la croix de guerre et de la Légion d'honneur; la croix

de Saint-Georges de Russie, la croix de Léopold 1^{er} de Belgique, la médaille d'or de la valeur militaire d'Italie, la médaille d'or de la valeur militaire de Serbie; la Military Cross d'Angleterre et la médaille d'or d'Obilitch du Montenegro.